

Mme Bovary

Une sémiotique du vêtement.

« Les chemins de la culture nous ont promenés parmi des foisons de poèmes, de traités, ou de romans d'amour, parfois, comme il se disait alors, profane, parfois mystique ou symbolique, dont il nous est resté plus particulièrement en mémoire un fabuleux trésor d'yeux bleus, verts, dorés ou noirs, de cheveux dénoués ou coiffés, crépelés ou lisses, couleur de blé ou couleur de nuit, de nez, de bouches et de dents, d'épaules et de seins, de ventres et de cuisses... Monuments adorables... ».

Une sémiologie du corps Pieyre de Mandiargues, Bona, l'amour de la peinture, Genève, Skira, 1971.

L'acharnement à dire, à voir, à montrer est au cœur du projet réaliste.

Appliqué au sexe et à la chair, il se traduit tout bonnement par l'obscénité. Rien qui ne doive nous émouvoir. Comme le dit Nabokov avec l'acidité qui le caractérise dans ses essais, « qu'un roman comporte diverses allusions aux appétits psychologiques d'un pervers, cela est vrai. Mais après tout nous ne sommes plus des enfants, ni des adolescents analphabètes et dévoyés, ni de ces pensionnaires des « public schools » anglaises qui après une nuit de frasques homosexuelles se voient contraint paradoxalement à étudier les Anciens dans une version expurgée »¹.

Les historiens sont unanimes à souligner la frénésie de plaisirs qui a saisi la société française dans les dernières années du second Empire, frénésie dont Flaubert a pu entendre els échos. La banalisation de la débauche était bâtie sur la nudité des femmes de l'aristocratie, qui suivaient en cela l'impératrice : elle avait mis les épaules nues à la mode parce que les siennes étaient fort belles.

Mme Bovary est-il un roman de la chair (comme *Nana*, *la Terre et la Bête humaine* qui passent traditionnellement pour les plus scandaleux des romans de mœurs de l'épopée humanitaire des Rougon-Macquart).

Oui, mais pas tout à fait comme Zola...

Il y a entre *La Curée* et *Mme Bovary* une parenté thématique d'abord : deux femmes perverses en proie au déchaînement effréné de leurs désirs, jouir d'abord, jouir encore, jouir toujours ; parenté d'intrigue ensuite : leur destin commun. Elles meurent dramatiquement.

Mais c'est une parenté relative...

Le dessein de Flaubert, ce n'est pas comme chez Zola la projection fantastique d'un phénomène typique du monde réel, l'adultère. C'est aussi comme chez Balzac la physiologie de la bêtise bourgeoise.

Zola montre une force furieuse à laquelle le débauché donne libre cours, s'aliène jusqu'à la folie, la déchéance, la corruption et la dégénérescence. Mais Flaubert montre aussi le caractère multiple de ces causalités mauvaises qui conduisent au naufrage.

Emma Bovary est bien sûr l'artisan de son malheur, mais elle est aussi la victime des hommes, plus malins, plus pragmatiques. Il y a en elle un désir d'absolu presque sacrificiel.

Contrairement à Zola, Flaubert ne décrit jamais de manière exhaustive. La beauté d'Emma n'est jamais célébrée, elle est toujours évoquée par petites touches. Emma est belle, mais jamais cela n'éclate.

Il y a dans *Mme Bovary* une sémiotique du vêtement.

Il sert d'abord à manifester qu'Emma détonne. Dans le cadre paysan où elle apparaît pour la première fois, c'est dans une robe bleu garnie de trois volants. Cela fait beaucoup pour une simple paysanne...

Texte 1

Lorsque Charles prend l'habitude de passer à la ferme, elle est là encore sur le seuil. Et elle attendait qu'on amène le cheval, dans une pose qui lui sera longtemps familière, celle de

¹ Vladimir Nabokov, « A propos de Lolita », postface à *Lolita*, *Lolita*, folio, Paris, p.501. Article écrit pour *Free Anchor Review*, Doudleday, New York, avant la parution de l'édition américaine de *Lolita* chez G.P. Putnam's Sons, New York, en 1958.

l'attente. « Elle restait là ». Elle semble avoir avec les éléments une vie insolite, secrète, intime. Le grand air l'entoure, lève les petits cheveux de sa nuque ou secoue sur sa hanche les cordons de son tablier, qui se tortillent comme des banderoles. Flaubert la décrit dans une pose habituelle, qui nous la rend familière. Et puis, il la fait apparaître, par un temps de dégel, elle était sur le seuil : « elle alla chercher son ombrelle, elle l'ouvrit. L'ombrelle, de soie gorge-de-pigeon, que traversait le soleil, éclairait de reflets mobiles la peau blanche de sa figure. Elle souriait là-dessous à la chaleur tiède ; et on entendait les gouttes d'eau, une à une, tomber sur la moire tendue ».

Là encore, l'ombrelle, qui sert à se protéger du soleil semble incongrue par ce temps de dégel. Donc un début de printemps sans doute. La soie gorge-de-pigeon, à reflets changeants, détail qui semble insignifiant, ou simplement pictural, on ne sait pas. Le point de vue externe dépersonnalise et nous la montre à nouveau comme posant simplement devant nous, souriant à la douceur de l'air, avec les gouttes d'eau qui tombent sur la toile de l'ombrelle.

Le signe vestimentaire sert aussi à signifier l'horizon du monde du désir. Ainsi le jour du mariage, le cortège se rend de la ferme à la mairie à pied.

« La robe d'Emma, trop longue, traînait un peu par le bas ; de temps à autre, elle s'arrêtait pour la tirer, et alors délicatement, de ses doigts gantés, elle enlevait les herbes rudes avec les petits dards des chardons, pendant que Charles, les mains vides, attendait qu'elle eût fini ».

Elle semble là encore semble détoner. Ce geste d'enlever les petits dards de chardons, à lui seul traduit l'opposition entre la femme raffinée et le monde campagnard.

Et Charles, ce lourdaud attend.

Le vêtement pour Emma est un lieu de signification. L'habit pour elle fait le moine :

« Que ne pouvait-elle s'accouder sur le balcon des chalets suisses ou enfermer sa tristesse dans un cottage écossais, avec un mari vêtu d'un habit de velours noir à longues basques, et qui porte des bottes molles, un chapeau pointu et des manchettes ! »

Même lorsqu'elle se rappelle d'elle-même et se fait surgir dans sa mémoire, les détails vestimentaires sont présents :

« Elle se rappelait les jours de distribution de prix, où elle montait sur l'estrade pour aller chercher ses petites couronnes. Avec ses cheveux en tresse, sa robe blanche et ses souliers de prunelle découverts, elle avait une façon gentille, et les messieurs, quand elle regagnait sa place, se penchaient pour lui faire des compliments ; la cour était pleine de calèches, on lui disait adieu par les portières, le maître de musique passait en saluant, avec sa boîte à violon. Comme c'était loin, tout cela ! comme c'était loin !

Lors du bal chez le marquis, les dames montent dans leurs chambres pour s'apprêter pour le bal. Flaubert ne donne que de rares précisions :

« Emma fit sa toilette avec la conscience méticuleuse d'une actrice à son début. Elle disposa ses cheveux d'après les recommandations du coiffeur, et elle entra dans sa robe de barège, étalée sur le lit ».

Elle entre dans sa robe comme on entre dans une pièce.

Texte

« Le pantalon de Charles le serrait au ventre.

- Les sous-pieds vont me gêner pour danser, dit-il.

- Danser ? reprit Emma.

- Oui !

- Mais tu as perdu la tête ! on se moquerait de toi, reste à ta place. D'ailleurs, c'est plus convenable pour un médecin, ajouta-t-elle.

Charles se tut. Il marchait de long en large, attendant qu'Emma fût habillée.

Curieux, car on vient de dire qu'elle est entrée dans sa robe de barège...

Là encore, Flaubert ne nous dit pas qu'elle est belle, et on nous la montre de manière indirecte, dans le miroir que regarde Charles, qui la voit dans la glace, « *entre deux flambeaux. Ses yeux noirs semblaient plus noirs. Ses bandeaux, doucement bombés vers les oreilles, luisaient d'un éclat bleu, une rose à son chignon tremblait sur une tige mobile, avec des gouttes d'eau factices au bout de ses feuilles. Elle avait une robe de safran pâle, relevée par trois bouquets de roses pompon mêlées de verdure* ».

Cependant, un des valseurs, qu'on appelait familièrement *vicomte*, et dont le gilet très ouvert semblait moulé sur sa poitrine, vint une seconde fois encore inviter Mme Bovary, l'assurant qu'il la guiderait et qu'elle s'en tirerait bien.

Texte

Ils commencèrent lentement, puis allèrent plus vite. Ils tournaient ; tout tournait autour d'eux, les lampes, les meubles, les lambris, et le parquet, comme un disque sur un pivot. En passant auprès des portes, la robe d'Emma, par le bas, s'ériflait au pantalon ; leurs jambes entraient l'une dans l'autre ; il baissait ses regards vers elle, elle levait les siens vers lui ; une torpeur la prenait, elle s'arrêta. Ils repartirent ; et, d'un mouvement plus rapide, le vicomte, l'entraînant, disparut avec elle jusqu'au bout de la galerie, où, haletante, elle faillit tomber, et, un instant, s'appuya la tête sur sa poitrine. Et puis, tournant toujours, mais plus doucement, il la reconduisit à sa place ; elle se renversa contre la muraille et mit la main devant ses yeux.

Quand elle les rouvrit, au milieu du salon, une dame assise sur un tabouret avait devant elle trois valseurs agenouillés. Elle choisit le vicomte, et le violon recommença.

On les regardait. Ils passaient et revenaient, elle immobile du corps et le menton baissé, et lui toujours dans sa même pose, la taille cambrée, le coude arrondi, la bouche en avant. Elle savait valser, celle-là ! Ils continuèrent longtemps et fatiguèrent tous les autres.

On causa quelques minutes encore et, après les adieux ou plutôt le bonjour, les hôtes du château s'allèrent coucher.

Charles se traînait à la rampe, les genoux *lui rentraient dans le corps*. Il avait passé cinq heures de suite, tout debout devant les tables, à regarder jouer au whist sans y rien comprendre. Aussi poussa-t-il un grand soupir de satisfaction lorsqu'il eut retiré ses bottes.

Emma mit un châle sur ses épaules, ouvrit la fenêtre et s'accouda.

Le vêtement peut aussi signifier l'abandon corporel, qui est le signe d'un autre abandon...

Elle portait une robe de chambre tout ouverte, qui laissait voir, entre les revers à châle du corsage, une chemisette plissée avec trois boutons d'or. Sa ceinture était une cordelière à gros glands, et ses petites pantoufles de couleur grenat avaient une touffe de rubans larges, qui s'étalait sur le cou-de-pied. Elle s'était achetée un buvard, une papeterie, un porte-plume et des enveloppes, quoiqu'elle n'eût personne à qui écrire ; elle époussetait son étagère, se regardait dans la glace, prenait un livre, puis, rêvant entre les lignes, le laissait tomber sur ses genoux. Elle avait envie de faire des voyages ou de retourner vivre à son couvent. Elle souhaitait à la fois mourir et habiter Paris.

Et puis, le vêtement devient l'annonce du suaire...

« Des moires frissonnaient sur la robe de satin, blanche comme un clair de lune. Emma disparaissait dessous ; et il lui semblait que, s'épandant au dehors d'elle-même, elle se perdait confusément dans l'entourage des choses, dans le silence, dans la nuit, dans le vent qui passait, dans les senteurs humides qui montaient.